

VIE DE SAINT DOSITHÉE ¹

1. Ce vrai bienheureux que fut l'abba Dorothee, embrassant avec la grâce de Dieu la vie monastique, se retira dans le monastère de l'abba Séridos. Il y trouva beaucoup de grands ascètes qui vivaient en hésychastes. ² Parmi eux brillaient deux Vieillards remarquables, le très saint Barsanuphe et son disciple ou plus exactement son compagnon d'ascèse, l'abba Jean, surnommé le Prophète à cause du don de discernement qu'il avait reçu de Dieu. En toute confiance Dorothee s'abandonna à eux : il communiquait avec le Grand Vieillard par l'intermédiaire du saint abbé Séridos, et il fut même jugé digne de servir l'abba Jean le Prophète. Ces saints vieillards décidèrent ensemble qu'il bâtît là une infirmerie et qu'il en eût la charge; car les frères souffraient beaucoup lorsqu'ils étaient malades, n'ayant personne pour s'occuper d'eux. Il fit donc l'infirmerie avec l'aide de Dieu, son propre frère selon la chair pourvoyant aux dépenses – cet homme était en effet très bon chrétien et grand ami des moines. Et, comme je l'ai dit, c'était l'abba Dorothee qui soignait les malades avec quelques autres frères craignant Dieu, lui-même ayant la responsabilité de ce service.

2. Or un jour, il est mandé par l'higoumène, l'abba Séridos. Il vient et trouve auprès de lui un adolescent portant l'habit militaire, et d'un aspect très délicat et très gracieux. Ce jeune homme venait d'arriver au monastère avec quelques amis de l'abba, ³ gens du Duc. Lors donc que Dorothee se présente, l'abba le prend à part et lui dit : «Ces hommes ont amené cet adolescent et disent qu'il veut rester ici dans le monastère, mais j'ai bien peur qu'il n'appartienne à l'un de ces grands personnages, qu'il n'ait voulu fuir après avoir commis un vol ou quelque autre méfait, ⁴ et que nous n'ayons des ennuis. Il n'a en effet ni l'allure ni la mine de quelqu'un qui veut se faire moine.»

3. De fait, page d'un général, il avait mené une vie très amollissante – les pages de tels personnages sont en effet toujours d'une grande mollesse –, et jamais il n'avait entendu dire un mot de Dieu. Mais quelques soldats du général ayant décrit devant lui la Ville Sainte, il avait désiré la voir et prié le général de l'envoyer visiter les Lieux Saints. Celui-ci, ne voulant pas le contrister, avait trouvé un de ses bons amis qui s'y rendait, et lui avait dit : «Fais-moi la grâce de prendre ce jeune homme avec

¹ Pour la *Vie de saint Dosithée*, nous suivons souvent l'excellente traduction de P. M. BRUN (OC 26,2, 1932, p. 103-123). Nous avons tenu compte des corrections du P. F. HALKIN (*Anal. Bolland.* 1934, p. 414).

² Ce mot désigne principalement la solitude à la recherche de Dieu par la contemplation. De façon générale, hésychaste s'oppose à cénobite. Il s'agit du moine parvenu déjà à une certaine perfection, qui mène en marge de la vie commune une vie de solitude pouvant aller jusqu'à la réclusion complète, comme c'était le cas de Barsanuphe et de Jean le Prophète.

³ Nous retrouverons fréquemment chez Dorothee cet emploi particulier de abba comme synonyme d'higoumène, très rare chez les byzantins. De soi «le mot abba n'entraîne point l'idée du supériorat.» (J. PARGOIRE, *L'Église byzantine*, p. 69) En saint Dorothee, abba conserve sa nuance antique de moine avancé en perfection; s'il désigne aussi parfois le supérieur, ce n'est pas en vertu du mot lui-même comme chez les latins, mais parce que, de fait, le supérieur se trouve être un saint : Séridos, Barsanuphe ou Jean le Prophète, (HAUSHERR, *Direction*, p. 37).

⁴ Ceci correspond aux prescriptions de la Règle pachômienne : «Si quelqu'un a frappé à la porte d'un monastère dans le désir de renoncer au siècle et de s'adjoindre aux frères, il ne lui sera pas permis d'entrer (immédiatement) ..., car il est à craindre que, après avoir commis quelque crime, troublé pour un temps, il ait quitté le monde par frayeur ... (*Praec.* 49, édit. Boon, Louvain 1932, p. 25).

toi, pour qu'il visite les Lieux Saints.» Ayant donc reçu le garçon des mains d'un général, cet homme le traitait avec beaucoup d'égards et de ménagements, le faisant manger avec lui et sa femme.

Parvenus à la Ville Sainte et vénérant les Lieux Saints, ils se rendirent à Gethsémani. Or, il y avait là une représentation de l'enfer. Tandis que le jeune homme regardait, attentif et surpris, il voit une femme majestueuse, vêtue de pourpre, qui se tenait près de lui et lui donnait des explications sur chacun des damnés. Et, comme d'elle-même, elle l'instruisait encore sur différents autres points. Le garçon l'écoutait, dans l'admiration et l'étonnement. Comme je l'ai dit, jamais il n'avait entendu dire un mot de Dieu, ni qu'il y eût un jugement. Il lui demanda donc : «Madame, que faut-il faire, pour échapper à ces châtiments ?» Elle lui répondit : «Jeûne, ne mange pas de viande, prie continuellement; et tu échapperas aux châtiments.» Après qu'elle lui eut donné ces trois commandements, il ne la vit plus, mais elle devint invisible. Dès lors, le garçon resta pénétré de componction, et il gardait les trois commandements qu'elle lui avait donnés. L'ami du général, le voyant jeûner et s'abstenir de viande, s'inquiétait à cause du général, car il savait en quelle estime celui-ci le tenait. Quant aux soldats qui l'accompagnaient, le voyant vivre ainsi, ils lui disent : «Petit, ce que tu fais ne convient pas à qui veut rester dans le monde; si tu y tiens, va dans un monastère et tu sauveras ton âme.» Mais lui n'avait pas la moindre idée de Dieu ni de ce qu'était un monastère; il observait seulement les commandements de la dame. Il leur dit donc : «Menez-moi au lieu que vous connaissez, car moi je ne sais pas du tout où aller.» Or quelques-uns d'entre eux, comme je l'ai dit, étaient amis de l'abba Séridos, et ils vinrent au monastère, amenant le garçon avec eux.

4. Envoyé par l'abba pour parler avec lui, le bienheureux Dorothee l'examina avec grand soin; et l'enfant ne savait dire que ces seuls mots : «Je veux être sauvé.» Dorothee revint donc dire à l'abba : «Si tu es vraiment d'avis de le recevoir, n'aie aucune crainte; il n'y a rien de mauvais en lui. – Eh bien, dit alors l'abba, fais-moi la charité de le prendre avec toi pour son salut, car je ne veux pas qu'il soit mêlé aux frères.»

Mais Dorothee, par modestie, résista longtemps, disant : «Il est au-dessus de mon état de recevoir la charge de quelqu'un, et cela n'est pas à ma mesure. – C'est moi qui me charge de toi et de lui, reprit l'abba, pourquoi te mettre en peine ? – Allons, dit Dorothee, puisque décidément tu y tiens, si tu le juges bon, expose la chose au Vieillard. – Bon ! je vais lui en parler.»

Il va donc le dire au Grand Vieillard. Et celui-ci fit savoir au bienheureux : «Accepte-le, car c'est par toi que Dieu le sauvera.» Alors Dorothee l'accueillit avec joie et l'eut avec lui à l'infirmerie. Et son nom était Dosithée.

5. Quand arriva l'heure de manger, Dorothee lui dit : «Mange à ta faim, seulement dis-moi ce que tu manges.» Et il revint disant : «J'ai mangé un pain et demi.» Or, le pain était de quatre livres.⁵ Dorothee lui dit : «Te sens-tu bien, Dosithée ? – Oui, seigneur,⁶ je me sens bien. – N'as-tu pas faim ? – Non, maître, je n'ai pas faim. – Eh bien, désormais, mange le premier pain et le quart de l'autre. Quant à l'autre quart, partage-le en deux; manges-en la moitié et laisse l'autre moitié.» Et il fit ainsi. Dorothee lui dit : «As-tu faim, Dosithée ? – Oui, seigneur, un peu.»

⁵ Il s'agit évidemment de livres romaines de 12 onces, soit 327 grammes. Le pain était d'environ 1.300 grammes. Dosithée en mangeait près de 2 kilogrammes. (P. M. BRUN, note b, p. 109).

⁶ Ce mot n'est pas facile à rendre en français. Il ne comporte aucune nuance d'ordre spirituel. C'est un simple terme de déférente politesse, même quand les enfants le disent à leur père. La vieille traduction de P. Du Mont le rend par sire. (HAUSHERR, *Direction*, p. 119). Ici nous pouvons adopter la traduction de P. M. Brun : «seigneur». Mais lorsque Dorothee l'emploie en parlant à ses moines, il exprime beaucoup plus la familiarité que le respect.

Quelques jours après, Dorothee lui demande encore : «Comment vas-tu, Dosithée, as-tu toujours faim ? – Non, seigneur, grâce à tes prières, cela va bien. – Alors, dit Dorothee, retranche l'autre moitié du quart.» Et il fit ainsi.

De nouveau, au bout de quelques jours : «Comment vas-tu maintenant ? As-tu faim ? – Cela va bien, seigneur. – Partage donc l'autre quart en deux; manges-en la moitié et laisse la seconde moitié.» Ce qu'il fit. Et ainsi, Dieu aidant, petit à petit, il descendit de six livres à huit onces; ⁷ car même dans le manger, il y a une accoutumance.

6. Le jeune Dosithée était très habile en tout travail qu'il faisait. Il servait les malades à l'infirmerie, et chacun était content de ses services, car il faisait parfaitement toutes choses. S'il lui arrivait pourtant de s'impatienter contre l'un des malades et de dire un mot avec humeur, il laissait tout et entrait dans le cellier en pleurant. Les autres servants de l'infirmerie y venaient pour le reconforter, mais il ne se consolait point. Alors ils allaient dire à l'abba Dorothee : «Seigneur, aie la bonté de voir ce qu'a ce frère : il pleure et nous ne savons pourquoi.» Il entrait et le trouvait assis par terre, tout en larmes. Il lui disait : «Qu'y a-t-il, Dosithée ? Qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? – Pardonne-moi, seigneur. Je me suis fâché et j'ai mal parlé à mon frère. – Ainsi, Dosithée, tu te fâches ! Et tu n'as pas honte de te mettre en colère et de mal parier à ton frère ! Ne sais-tu donc pas qu'il est le Christ, et que c'est au Christ que tu fais de la peine ?» Et Dosithée baissait les yeux, en pleurant, sans rien dire. Quand Dorothee voyait qu'il avait suffisamment pleuré, il lui disait alors : «Que Dieu te pardonne ! Allons, debout ! Reprenons tout à partir de maintenant. Soyons attentifs désormais, et Dieu nous aidera !» Aussitôt qu'il avait entendu, Dosithée se levait et courait avec joie à son service, persuadé qu'il avait vraiment reçu de Dieu son pardon.

Connaissant son habitude ceux de l'infirmerie, lorsqu'ils le voyaient pleurer, disaient : «Qu'a donc Dosithée ? En quoi a-t-il fauté ?» Et ils disaient au bienheureux Dorothee : «Seigneur, entre dans le cellier; il y a là du travail pour toi.» Lors donc qu'il y entrait et trouvait Dosithée assis par terre, en larmes, il comprenait qu'il avait dit quelque parole mauvaise et lui disait : «Qu'y a-t-il, Dosithée ? Tu as encore contristé le Christ ? Tu t'es encore irrité ? N'as-tu pas honte ? Ne te corrigeras-tu pas à la fin ?» Et Dosithée continuait à pleurer beaucoup. Quand il le voyait rassasié de larmes, Dorothee reprenait : «Allons, lève-toi ! Que Dieu te pardonne ! Encore une fois, reprends tout par le commencement ! Corrige-toi enfin !» Et lui, sur-le-champ, secouait son chagrin avec confiance et s'en allait à son travail.

7. Il faisait très bien les lits des malades, et il était tellement ingénu et enclin à dévoiler ses pensées que souvent, comme il mettait tous ses soins à faire un lit, voyant passer le bienheureux, il lui disait : «Seigneur, seigneur, ma pensée me dit : Tu fais bien les lits.» Et celui-ci de lui répondre : «Oh ! oh ! Monsieur ! Te voilà donc un bon serviteur, te voilà devenu un bon travailleur ! ⁸ Mais es-tu un bon moine ?» Jamais Dorothee ne le laissa s'attacher à une affaire ou à un objet quelconque. Il acceptait tout avec joie et confiance, et obéissait allègrement en toutes choses. Quand il avait besoin d'un manteau, Dorothee le lui donnait; et lui, s'étant retiré, l'arrangeait avec beaucoup d'habileté et de soin. Et quand il l'avait fait, Dorothee lui disait : «Dosithée, tu as réparé ce manteau ? – Oui, seigneur, et je l'ai bien arrangé. – Allons, lui disait Dorothee, donne-le à tel frère ou à tel malade.» Et il s'en allait le donner avec empressement. Dorothee lui en fournissait un autre, et, de la même façon, quand il l'avait arrangé avec soin, il lui disait : «Donne-le à tel frère.» Et il le donnait aussitôt, sans jamais s'attrister ni dire en murmurant : «Après que j'ai pris la peine de le raccommoder et de le remettre à neuf, il me le prend et le donne à un autre.» Mais tout ce qu'il entendait de bien, il s'empressait de l'accomplir.

⁷ Huit onces, c'est-à-dire 218 grammes. (P. M. BRUN, note c, 109).

⁸ Litt. : un bon vannier, un vannier fin.

8. Une autre fois, un commissionnaire apporta un couteau très bon et de belle apparence. Dosithée le prit et le porta à l'abba Dorothee : «Le frère, un tel, lui dit-il, a apporté ce couteau, et je l'ai pris afin qu'avec ton assentiment, nous le gardions à l'infirmierie, car il coupe très bien les mouillettes.»⁹ Or jamais ce bienheureux n'acquerrait de belles choses pour l'infirmierie, rien de plus que la qualité convenable. Il lui dit donc : «Apporte-le, que je voie s'il est bon.» Dosithée le lui donna en disant : «Oui, seigneur, il est bon pour les mouillettes.» Dorothee vit bien, lui aussi, qu'en vérité le couteau était bon pour cet usage; mais comme il ne voulait pas qu'il eût aucune attache pour un objet quelconque, il ne souffrit pas qu'il le gardât. Il lui dit donc : «Ainsi, Dosithée, il te plaît tellement ? Veux-tu être l'esclave de ce couteau et non pas l'esclave de Dieu ? Vrai, Dosithée, il te plaît ? Et te voilà lié par une attache à ce couteau ? Et tu n'as pas honte de vouloir avoir pour maître ce couteau plutôt que Dieu ?» Lui écoutait sans broncher et baissait les yeux en silence. Après l'avoir longtemps sermonné, Dorothee lui dit enfin : «Allons, pose-le et n'y touche plus !» Et Dosithée garda à ce point le souci de n'y plus toucher qu'il ne le prenait pas même pour le donner à quelqu'un, mais, alors que tous les autres servants l'utilisaient, lui seul n'en approchait pas. Et jamais il ne dit : «Pourquoi seulement moi parmi tous ?» Mais tout ce qu'il entendait, il le faisait avec joie.

9. Ainsi passa-t-il le peu de temps qu'il vécut au monastère – il y vécut en effet environ cinq années –, et ainsi finit-il dans l'obéissance, sans avoir jamais, en quoi que ce soit, fait une seule fois sa volonté propre, ni agi par passion. Quand il fut malade et cracha le sang car il mourut phthisique –, il entendit quelqu'un dire que les œufs mollets¹⁰ sont bons pour ceux qui crachent le sang. Le bienheureux Dorothee le savait aussi et il aimait beaucoup à soigner son malade, mais par suite de ses préoccupations, cela ne lui était pas venu à l'esprit. Dosithée lui dit donc : «Seigneur, je voudrais te dire que j'ai entendu parler de quelque chose qui me ferait du bien, mais je ne veux pas que tu m'en donnes, car ma pensée m'obsède à ce sujet. – Dis-moi ce que c'est, Dosithée; dis-moi de quoi il s'agit. – Donne-moi ta parole que tu ne me l'accorderas pas; car, je te l'ai dit, ma pensée m'obsède à ce sujet. – Bien, je ferai comme tu veux.» Alors Dosithée lui dit : «J'ai entendu certains dire que les œufs mollets sont bons pour ceux qui crachent le sang; mais, par le Seigneur, si tu le veux bien, puisque de toi-même tu n'as pas eu l'idée de m'en procurer, ne m'en donne pas à cause de ma pensée. – Bien, puisque tu ne veux pas, je ne t'en donne pas. Sois sans inquiétude.» Et il s'efforçait de lui procurer, à la place des œufs, d'autres choses bonnes pour lui, puisqu'il disait : «Je suis obsédé par la pensée des œufs.» Ainsi, même dans une telle maladie, il luttait contre la volonté propre.

10. Il gardait aussi toujours le souvenir de Dieu, car Dorothee lui avait transmis l'usage de dire sans cesse : «Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi», et par intervalles : «Fils de Dieu, viens à mon aide.» Telle était sa prière continuelle. Lorsqu'il fut malade, Dorothee lui dit : «Dosithée, attention à la prière, veille à ne pas la laisser t'échapper.» Et lui de répondre : «Bien, seigneur, prie pour moi.» De nouveau, quand il fut un peu accablé par le mal, Dorothee lui demanda : «Alors, Dosithée, comment va la prière ? Tient-elle toujours ?» Et il dit : «Oui, seigneur, grâce à tes prières.» Quand il fut accablé davantage – il devint si faible qu'on le portait dans un drap –, Dorothee lui dit : «Comment va la prière, Dosithée ? – Pardon, seigneur, je n'ai plus la force de la soutenir. – Laisse donc la prière; souviens-toi seulement de Dieu et pense qu'il est devant toi.»

Il souffrait beaucoup, et manda au Grand Vieillard : «Laisse-moi partir, je n'en peux plus !» Le Vieillard lui fit répondre : «Patience, mon enfant, car la miséricorde de Dieu est proche.» Le bienheureux Dorothee le voyait souffrir beaucoup et craignait

⁹ Il s'agit de bouchées de pain destinées à être trempées dans les sauces, et à nettoyer des fonds d'assiette; de celles qu'on appelle des mouillettes dans le français commun.

¹⁰ Traduction de J. Mouë, (cuit et tacile à humer) qui traduit avec autant de saveur que d'exactitude le mot grec.

qu'il n'en eût détriment. De nouveau, après quelques jours, Dosithée fit dire au Vieillard : «Maître, je suis à bout de forces !» Alors le Vieillard lui répondit : «Va en paix ! Prends place auprès de la sainte Trinité, et intercède pour nous.»¹¹

11. Apprenant la réponse du Vieillard, les frères se mirent à s'indigner et à dire : «Franchement qu'a-t-il fait ou quelle était sa pratique particulière pour qu'il se soit entendu dire cela ?» Et en vérité ils ne le voyaient ni jeûner un jour sur deux, comme faisaient quelques-uns d'entre eux!, ni veiller avant la vigile nocturne; au contraire, il ne se levait pour cette vigile qu'après deux *acolouthies*.¹² Jamais ils ne le voyaient accomplir une seule mortification; ils l'apercevaient plutôt mangeant à l'occasion un peu de bouillon des malades, une petite tête de poisson qui était de reste, ou quelque chose d'analogue. Or, il y en avait là, comme je l'ai dit, qui depuis longtemps jeûnaient un jour sur deux, doubaient leurs veilles et se mortifiaient. Quand donc ils entendirent pareille réponse envoyée par le Vieillard à un jeune homme qui n'était au monastère que depuis cinq ans, ils s'indignèrent, ignorant l'œuvre qu'il avait accomplie : son obéissance en toutes choses – il n'avait jamais fait une seule fois sa volonté propre –, et son obéissance spontanée telle que, s'il arrivait au bienheureux Dorothee de lui donner un ordre comme pour le plaisanter, il partait en courant et l'exécutait sans raisonner. J'en donne un exemple. Dans les débuts, le jeune novice, comme par habitude, parlait assez rudement. Un jour donc, le bienheureux lui dit, comme pour le plaisanter : «Il te faut du pain trempé, Dosithée; parfaitement ! va, prends du pain trempé !» Celui-ci, ayant entendu, part et rapporte un vase contenant du vin avec du pain, et le présente à Dorothee pour recevoir la bénédiction. Ce dernier ne comprenant pas, se tourne vers lui, l'air étonné, et dit : «Que veux-tu ?» Il lui répond : «Tu m'as dit de prendre du pain trempé; donne-moi la bénédiction.» – «Bêta ! répartit Dorothee, c'est parce que tu t'égosilles comme les Goths ... – et en effet, chaque fois que la bile leur tourne, les Goths s'irritent et vocifèrent. Voilà pourquoi je t'ai dit : Prends du pain trempé ! parce que toi aussi tu cries comme un Goth ! ...» Ayant donc entendu cela, Dosithée fait une métanie et s'en va remettre le vase en place.

12. Une autre fois, il vient interroger Dorothee sur une parole de la sainte Écriture. Il commençait en effet, à cause de sa pureté, à comprendre certains passages de l'Écriture. Mais le bienheureux ne voulait pas jusqu'alors qu'il s'appliquât à cela, mais bien plutôt qu'il se gardât par l'humilité. A son interrogation, il répond donc : «Je ne sais pas.» Dosithée, sans réfléchir, revient une autre fois et l'interroge sur un autre chapitre. Dorothee lui dit alors : «Je ne sais pas, mais va donc le demander à l'abba.» Il partit sans se douter de rien. Or, le bienheureux avait auparavant, à son insu, dit à l'abba : «Si Dosithée vient te trouver pour te questionner sur quelque texte de l'Écriture, rabroue-le un peu.» Quand donc il arriva et l'interrogea, l'abba se mit à le rabrouer et à lui dire : «Veux-tu bien rester tranquille, toi qui ne sais rien ? Tu as l'audace de poser ces questions ? Tu ne penses donc pas à ton impureté ?» Et ajoutant encore d'autres paroles de ce genre, il le renvoya après lui avoir même donné deux soufflets. Dosithée revint vers Dorothee et, lui montrant ses joues encore rouges des soufflets, il dit : «Je les ai reçus, et solides !» Et il ne lui dit pas : «Pourquoi ne m'as-tu pas corrigé toi-même, au lieu de m'envoyer à l'abba ?» Il ne dit rien de semblable, mais il acceptait tout de lui avec confiance et l'accomplissait sans raisonner. Et quand il l'interrogeait sur une pensée, il accueillait la

¹¹ Le recueil des Lettres de Barsanuphe contient quatre courtes lettres relatives à la maladie et à la mort de Dosithée. La première, adressée au malade lui-même, lui donne l'assurance de la rémission totale de ses péchés. Les trois autres sont des réponses à quelques moines qui demandaient au Grand Vieillard d'obtenir par ses prières la guérison de Dosithée (*Nic. 147-150*).

¹² On nomme *acolouthie* l'ensemble des psaumes, leçons, versets, réponses etc – qui constituent soit un office, soit la partie d'un office liturgique. En Occident, nous parlons de même des *nocturnes* de nos Matines.

réponse avec une telle assurance et la gardait si bien qu'il ne revenait jamais sur la même pensée.

13. Ignorant donc, comme je l'ai dit, cette admirable pratique qui était la sienne, d'aucuns murmuraient du congé donné par le Vieillard. Mais lorsque Dieu voulut manifester la gloire qui lui avait été réservée à cause de cette sainte obéissance, et le don qu'avait le bienheureux Dorothee, quoique disciple encore, pour sauver les âmes, lui qui avait conduit Dosithée à Dieu si droit et si vite, alors, peu de temps après la fin bienheureuse du jeune moine, un grand et saint Vieillard, hôte de passage au monastère, conçut le désir de voir les saints qui y reposaient, et il pria Dieu de lui accorder cette vision. Il les vit tous ensemble, comme rangés en chœur, et, parmi eux, se tenait un jeune homme. Il demanda : «Quel est donc le jeune homme que j'ai vu avec les pères ?» Et, quand il eut décrit ses traits caractéristiques, tous reconnurent que c'était Dosithée. Et ils glorifièrent Dieu, admirant comment, de la vie qu'il avait menée d'abord, il avait été jugé digne de parvenir à une telle perfection, et cela en un temps si court, pour s'être attaché à l'obéissance et avoir brisé sa volonté propre.¹³



¹³ Cf. Dorothee, au § 21. Dans certains manuscrits, les copistes ont cru bon d'ajouter ici un bref épilogue ou une formule édifiante. Cf. v. g. dans F. HALKIN, *Bibl. hagiogr. graeca*, 3- édit., Bruxelles 1957, t. III, p. 25.